

## Prologue

*Sud de la France, aux alentours de 1850*

Le comte Joseph de Farigue chassait dans les bois lui appartenant en compagnie de son demi-frère Romuald. Ils chevauchaient depuis plus d'une heure sans débusquer l'ombre d'un cerf. Le comte reprochait à Romuald son impatience et sa nervosité. Las de leurs disputes continuelles, il décida qu'il était temps de rentrer.

— Pourquoi ne pas patienter encore ? argua Romuald en tirant sur ses rênes pour se mettre face à Joseph.

— Patienter pourquoi ? Tu peux me le dire ? Ensemble, ça ne fonctionne pas, Romuald. Et ce n'est pas faute d'essayer, je te l'assure.

Romuald confirma d'un hochement de tête grave.

— Ça ne fonctionnera jamais, je te l'accorde, mon cher comte. Tant que tu seras là...

— Qu'est-ce à dire ? le reprit Joseph de Farigue, intrigué.

Il réalisa que Romuald, au lieu de lui répondre, le visait avec son fusil de chasse. Incrédule face à la situation, il leva les rênes pour commander à son cheval de faire un pas de côté.

*Le scélérat !* songea le comte qui n'y croyait toujours pas. Ce furent ses dernières pensées.

Romuald tira sans une hésitation, et ce, malgré la tentative d'esquive de son demi-frère.

Des grives s'envolèrent à tire d'ailes d'un fourré tout proche. Romuald ne détourna même pas le regard de ce menu gibier.

Le corps de Joseph de Farigue, privé de vie, vacilla tout d'abord puis tomba lourdement sur le sol. L'homme se retrouva dans une pose grotesque, car l'un de ses pieds était resté accroché à l'étrier, laissant la jambe raide. Le cheval avança de deux pas, traînant son maître encore un peu, avant de s'arrêter de lui-même.

Vincent Castefigue, un paysan massif et habitué aux longues marches, s'approcha en toute hâte du défunt. Le sang maculait déjà le devant de ses vêtements. Un tir précis, net.

Les mains rendues maladroitement par la rapidité des événements, il dégagea le pied du comte de l'étrier, non sans peine. Choqué, il leva les yeux vers l'auteur du meurtre dont il venait d'être témoin.

— Il... Le comte de Farigue est mort! hoqueta-t-il, déstabilisé.

— En effet! se borna à répondre Romuald avec morgue.

— Qu'avez-vous fait? osa encore Vincent, interloqué.

Avec un sang-froid glacial, Romuald descendit de sa monture et enroula tranquillement les rênes à un arbre. Un sourire mauvais se dessina sur ses lèvres. Il dégaina paisiblement son long couteau qu'il portait en permanence à la ceinture. Il observa pendant de brèves secondes la lame effilée. Son œil brillait et un rai de lumière accrocha le métal.

Soudain, il pivota avec une vivacité impressionnante. La pointe du couteau se retrouva sur la gorge du paysan, toujours agenouillé dans les feuilles d'automne qui jonchaient le sous-bois.

— J'ai besoin de savoir! énonça-t-il doucereusement, tu es avec moi... ou contre moi?

Vincent Castefigue déglutit, agité par des sentiments contradictoires. C'est la peur viscérale de la mort qui lui fit répondre très vite.

— Avec vous... Avec vous, bien sûr!

Le paysan ferma les yeux, ignorant si ses paroles lui sauveraient réellement la vie. Le demi-frère de feu le comte de

Farigue semblait également hésiter. Vincent pouvait se révéler un témoin gênant ou un allié sûr pour ses basses besognes.

Romuald hocha la tête. Satisfait de son analyse, il ôta le couteau de la gorge du paysan.

— Je suis heureux de ta décision, articula-t-il en scrutant le visage apeuré de Vincent. Maintenant, quoi que je fasse, tu es à mes ordres. Tu m'appartiens. Tu comprends ça, n'est-ce pas ?

Vincent hocha la tête à plusieurs reprises et se recroquevilla plus encore, alors qu'il était déjà agenouillé sur le sol, les deux mains sur ses cuisses, le dos courbé, servile et lâche...

— Je ferai tout selon vos désirs.

— Voilà qui est agréable à entendre ! s'enthousiasma Romuald en tapotant sa haute botte avec la lame de son couteau qu'il avait toujours en main. Je saurai te récompenser comme il se doit. Ou sinon...

Le timbre de sa voix s'était brusquement modifié. La dernière partie de la phrase avait claqué rudement aux oreilles de Vincent. Romuald trouva inutile de donner des détails. La menace était claire, il n'y avait aucune ambiguïté possible.

*La peur suinte de partout chez ce cul-terreux*, songea Romuald. *La chasse se révèle plus fructueuse, finalement*, s'enthousiasma-t-il encore en prenant pleinement conscience de la situation qu'il avait lui-même créée.

Romuald calculait vite. Il observa la forêt qui l'entourait, le cadavre du comte puis le paysan. En lui, il pouvait bien avoir trouvé un très fidèle serviteur, prêt à tout pour préserver sa misérable vie.

Dans l'esprit de Vincent Castefigue, en un éclair, des images avaient surgi. Il songea aux jours sombres, aux temps de disette. À la douleur au ventre qui ne le quittait pas depuis ce coup de feu mortel...

Romuald de Farigue fit un pas et ricana quand Vincent tressaillit. Il se pencha et, d'un coup sec de sa lame, il coupa

la bourse que son demi-frère portait à sa ceinture. L'instant d'après, il la lançait vers le paysan.

— Voilà pour ton silence. Le comte n'en aura plus besoin de toute façon, ajouta-t-il, implacable.

Castefigue ramassa l'aumônière et la soupesa, appréciant son poids plus que la qualité du cuir dont elle était faite. Néanmoins, il s'empêcha de détendre les cordons, de peur de paraître trop avide. Il remarqua ses mains crasseuses, ses ongles écorchés et terreux. Il oublia ses dernières réticences. Des jours d'abondance s'ouvraient à lui, se borna-t-il à penser en omettant volontairement le reste, l'effroyable vérité qu'il devrait taire à tout jamais.

— Vous ne le regretterez pas, monsieur ! dit-il avec plus de ferveur qu'il ne s'y attendait. Plus de hargne également.

— Voilà qui scelle notre destin ! Remets mon pauvre frère sur son cheval. Nous rentrons au château. Sa veuve nous y attend !

— Et... qu'allons-nous dire ? trembla Vincent.

Le paysan voulut se lever. Ses jambes s'y refusèrent.

— Tu parles de ce terrible accident de chasse dont le comte vient d'être victime ?

Castefigue n'ajouta rien. Il comprenait à demi-mot les lourds propos de Romuald. Dans quelle histoire s'était-il englué ? Il avait été à la guerre aux côtés de Joseph de Farigue, qui lui avait fait confiance pour des missions secrètes que même son demi-frère Romuald ignorait.

Et aujourd'hui, Vincent avait assisté à son assassinat sans qu'il lève le petit doigt.

Amer, mais désireux de vivre coûte que coûte, le paysan retrouva quelques forces malgré son anéantissement intérieur. Une brise soulevait les feuilles du sol. Il aurait aimé que ce souffle se montre plus brutal et plus vif pour l'aider à se ressaisir, le gifle pour qu'il prenne de meilleures décisions. Tiens, telle la tramontane, le vent le plus violent de la région. Qu'elle s'invite et balaye ces moments atroces.

Non sans mal, Vincent Castefigue hissa le corps du comte sur son cheval. Malgré ses précautions, du sang macula ses mains et ses vêtements. Derrière lui, il entendit Romuald exulter.

— Me voici enfin comte de Farigue à mon tour !

— Et la comtesse ? protesta mollement Vincent.

— Je me charge d'elle.

Vincent serra les dents pour ne rien répliquer. Allait-il la tuer également ? Il réalisa qu'il ne voulait plus rien savoir. Il frotta ses mains ensanglantées sur ses vêtements, geste inutile qui n'effaçait rien au final, et qui n'effacerait plus rien à compter de ce jour. La mort de Joseph de Farigue pesait déjà lourd sur sa conscience, même s'il n'en était pas responsable.

Pourtant, sur le chemin du retour, alors que Romuald tira sur une perdrix et que Vincent alla la ramasser, il sentit la bourse contre sa cuisse. Le poids des pièces l'aida une nouvelle fois à refouler ses remords et à envisager l'avenir plus sereinement.

*Sud de la France, 1862*

Amandine regardait distraitement son chien de berger ramener une brebis qui s'éloignait du troupeau. Une fois de plus, la jeune fille s'identifia à Perline, éprise de liberté. En effet, elle ne s'y trompait pas. C'était toujours la même brebis qui tentait sa chance. Amandine l'avait vue naître. Plus tôt que prévu d'ailleurs, comme si, déjà, l'agnelle qu'elle était alors s'impatientait de connaître le monde !

À la naissance de Perline, le père d'Amandine lui avait dit que l'animal ne survivrait pas. La jeune bergère était restée toute la nuit à veiller sur le petit être dans la bergerie. Les bêlements ponctuaient son sommeil, tout comme les hurlements des loups dans les montagnes avoisinantes. Contre toute attente, l'agnelle s'était battue pour vivre. Elle était toujours frêle, mais forte en même temps.

Amandine soupira. Elle aussi imaginait une autre destinée. Elle avait dix-neuf ans aujourd'hui. Elle aspirait à découvrir le monde ou, en tout cas, retrouver Victor Poujol, son ami d'enfance. Il était parti depuis maintenant trois ans pour Paris.

*C'est une éternité !* regretta la jeune bergère, tandis qu'elle s'étendit dans l'herbe pour profiter d'un court moment de répit. Elle admirait la voûte azurée, infinie au-dessus d'elle. Son chien Tramontane vint se lover contre son flanc. L'animal demeurait vigilant, prêt à ramener une brebis qui s'éloignait trop du troupeau.

Amandine releva ses bras et posa ses mains sous sa tête comme un oreiller confortable. Sa robe flottait au gré du vent indolent. Ce début de printemps était inhabituellement frisquet. Son vêtement était chaud, adapté à la température. D'autant plus qu'elle n'hésitait pas à cheminer en altitude, pour permettre aux bêtes de jouir d'un herbage de qualité.

Amandine ferma les yeux un instant, sereine face aux sons familiers qu'elle chérissait tant. Les feuilles bruissaient sous les alizées. Son fidèle Tramontane haletait. Il se redressait parfois pour aboyer, montrer qu'il veillait. Jamais il n'oubliait sa tâche. Là, une brebis répondit.

Perline vint tout près et bêla, comme si elle demandait à Amandine de la faire bouger. Pour aller plus loin encore, s'échapper dans des lieux étrangers.

La bergère cédait à l'occasion. Elle connaissait pourtant les environs comme personne. Alors, d'aventure réelle, il n'y en avait guère. Plus les années passaient, plus ce sentiment grandissait et ternissait son bien-être, l'empêchait de s'épanouir pleinement, comme si un manque incompréhensible et persistant existait en elle.

Victor lui avait probablement farci la tête de tous ces ailleurs ? C'était Mathilde Martinolles, la mère d'Amandine, qui le lui répétait régulièrement. Pour lui ramener les pieds sur le plancher des moutons, continuait-elle en inondant sa fille d'un sourire chaleureux et rempli d'amour.

— C'est chez toi, ici, ne l'oublie jamais, mon enfant, disait-elle. Tu es la bergère de Farigue. Sois toujours fière de tes origines. De ces terres qui te rendent libre. Tout le monde ne peut pas en dire autant.

Amandine était déchirée. C'est vrai. Elle était chez elle. Cette terre qui l'entourait, c'était plus fort que tout. Elle pulsait dans ses veines, tout comme ce sang qui faisait battre son cœur. Jamais elle n'aurait pu imaginer en être privée, dépossédée. La bergerie de Farigue était tout son univers.

Elle pouvait humer l'air, fermer les yeux pour détecter les nuances subtiles qui s'offraient à elle. Elle avait appris à s'orienter là où elle voulait sans faillir. À ramener le troupeau avant que l'orage et la pluie drue ne gonflent dangereusement le torrent. À anticiper les premières neiges, les vents tournants, à profiter des premiers rayons du soleil...

Alors, pourquoi rêvait-elle parfois de franchir les montagnes et les vallées pour découvrir ce qu'il y avait derrière, puis encore plus loin? Pourquoi cette curiosité insatiable et persistante?

Était-ce vraiment Victor qui lui avait donné le goût de l'inconnu ou bien était-ce déjà présent dès sa naissance, comme chez sa chère Perline, son éternelle brebis fugueuse, son âme jumelle?

Amandine avait des souvenirs confus de son enfance, de son père, Jacques, mort trop tôt. Qu'importe l'endroit où elle portait son regard, elle y voyait ses parents se tenir droits pour lui parler, infatigables, des magnifiques et vastes terres de Farigue.

— Ce que j'aime ce coin de pays! répétaient-ils sans se lasser.

Pour Amandine, c'était la plus belle des mélodies. Mathilde et Jacques Martinolles disaient cela comme s'ils étaient là où ils devaient être, affichant des visages sereins. Tout paraissait simple et naturel dans ces moments.

Au nord se déployaient les pâturages montagneux et au sud, la vaste forêt appartenant aux gens du château de Farigue s'étendait. Certains braconniers se risquaient à y chasser, d'ailleurs. L'ouest jouissait d'une rivière qui serpentait pour venir abreuver les villageois. Quant à l'est, c'était par là que le regard de Jacques se faisait plus nostalgique ou circonspect.

Pour son père, elle avait été un être des plus précieux. Il souhaitait tout lui apprendre, ne rechignait devant aucune épreuve et ne s'embarrassait surtout pas de son statut de fille.

Pour lui, elle était exceptionnelle, capable de faire tout ce qu'il fallait, aussi bien qu'un homme, répétait-il quand certains se moquaient de lui parce qu'il n'avait pas de garçon.

Mathilde profitait de ce tableau familial comme si elle voulait le graver à jamais dans sa mémoire. Peut-être pressentait-elle déjà que ça ne durerait pas ? Ils étaient si bien. Ils vivaient paisiblement, pleinement. Ils n'étaient pas riches, mais ils étaient libres.

Cette enfance paraissait loin à la bergère aujourd'hui. Pourquoi ces souvenirs lui revenaient-ils par vagues ces derniers temps ? Était-ce à cause de son âge ? De Victor qui accaparait toutes ses pensées ? De sa mère, plus triste au fil du temps, et de l'adversité du quotidien ?

Tandis qu'elle se faisait ces réflexions, elle entendit Tramontane aboyer. En même temps, elle reçut un projectile sur la cuisse qui lui fit pousser un cri de surprise autant que de douleur.

— Ouch !

La pigne rebondit, roula sur sa jupe pour retomber directement sur le sol. La jeune fille se redressa pour tenter de comprendre ce qui se passait. Un vent était-il en train de gonfler au loin ?

Une chose était sûre, sa rêverie venait d'être brutalement rompue. Elle observa les branches de l'immense pin parasol au-dessus d'elle, intriguée. Finalement, elle étira le cou plutôt vers l'arrière où des bruissements presque imperceptibles, mais singuliers se faisaient entendre.

Son fidèle compagnon se tenait fermement sur ses quatre pattes. Il aboyait furieusement à présent, restant près de sa maîtresse. La bergère se leva vivement. Elle attrapa son bâton, prête à défendre le troupeau face à un loup, peut-être. Ce ne serait pas la première fois qu'elle en croiserait un dans les parages, attiré par la chair tendre des agnelets.

Brusquement, un cri jaillit de derrière l'énorme tronc puis une silhouette, petite et maigrichonne.

— Je t'ai fait peur, hein, la bergère ! Tu n'es qu'une trouillarde. Amandine est une trouillarde, Amandine est une trouillarde...

Déjà, le gamin partait en courant vers le village en reprenant gaiement son refrain.

— Pierre Dupois ! Espèce d'écervelé, se récria Amandine en forçant sa voix. Tu n'as rien de mieux à faire que d'ennuyer les autres ? Attends que je prévienne ta mère des mauvais tours que tu prends plaisir à jouer aux autres.

Elle perdait son temps à le réprimander. Il était bien trop loin pour l'entendre ! Ce chenapan n'avait que dix ans et déjà une longue liste de bêtises à son actif. Sa mère affirmait qu'à la maison, c'était un ange. Qu'il était serviable et ne rechignait pas à la tâche. En revanche, il ne fréquentait que rarement les bancs de l'école. Il s'y ennuyait et préférait courir à l'extérieur, aider aux champs pour quelques pièces. Ou épier les villageois pour se distraire et se gausser quand il les faisait sursauter.

Au début, Amandine avait voulu y voir un gamin en manque d'attention. Il faut dire qu'il avait six frères et sœurs, tous plus jeunes que lui. Forte de sa théorie, elle avait décidé de le prendre sous son aile. D'être la grande sœur qu'il n'avait pas, en somme. Elle partageait volontiers ses déjeuners, lui faisait profiter de ce qu'elle connaissait sur la faune et la flore de la région.

Après tout, il avait bien le droit de préférer la vie dans la nature à celle des livres. Tout le monde ne pouvait pas être instituteur.

Le petit Pierre prétendait qu'il n'avait pas besoin de tout ça pour vivre le quotidien, arguant que ses parents n'étaient jamais allés à l'école. La bergère n'était pas de cet avis. Elle croyait fermement que lire et écrire était la clé magique pour atteindre ce sentiment qu'on appelait liberté. Jacques et Mathilde le lui avaient toujours répété. Il était plus facile d'avancer avec un minimum d'instruction.

Elle avait tout juste terminé sa phrase que Pierre lui avait ri au nez. Pire, à présent qu'il connaissait les endroits où elle venait, il s'ingéniait régulièrement à effrayer son troupeau pour qu'il s'éparpille, donnant plus d'ouvrage que nécessaire à la jeune fille. Amandine oubliait alors ses bonnes intentions. Elle troquait sa mauvaise humeur contre de l'énergie et réunissait ses bêtes avec Tramontane, infatigable.

Elle était en nage quand elle eut rassemblé les moutons. Son souffle était court, et ses joues, rouges d'avoir couru dans des directions opposées. Elle observa l'horizon, le soleil qui réchauffait la plaine se faisait plus timide. Il était temps de rentrer, estima-t-elle.

Des nuages s'accumulaient et se dirigeaient vers eux. Elle pressentait de la pluie à venir. La terre en avait besoin. Ce ne serait pas du superflu. La température était descendue de quelques degrés. Un frisson lui fit regretter le confort de son foyer, de ces soirs d'hiver, au coin du feu, lorsqu'elle était enfant. Ce temps révolu avec son père quand le troupeau était bien au chaud, confiné dans la bergerie, Tramontane couché près de la porte, dans la maison à veiller sur ses maîtres.

Jacques Martinolles commençait à conter ses histoires, pour sa femme et la petite fille qu'elle était alors. Des aventures toutes plus exotiques les unes que les autres. L'imagination fertile d'Amandine faisait le reste. Enfin, sa mère venait la border, dans son lit de paille. La bergère partait dans des rêves aux mille et une couleurs, vivant mille et une péripéties. Elle embrassait la vie avec bonheur et effervescence.

Amandine décida d'oublier le désagrément causé par Pierre Dupois. Les journées étaient trop courtes pour se répandre en lamentations ! Et trop belles aussi, chantonna-t-elle. Elle glissa une main dans sa poche, juste pour le plaisir de sentir le papier sous ses doigts.

Une des premières lettres que son ami Victor lui avait envoyées. C'était sa préférée. Il lui parlait de la grande ville qu'était Paris, avec de l'animation à tous les coins de rue.

À quoi ressemblaient ses journées. C'était l'aventure ! Il lui disait qu'elle lui manquait terriblement. Qu'il faisait tout pour qu'ils soient de nouveau réunis.

Amandine tendit ses deux bras à hauteur d'épaule et se mit à tourner sur elle-même, présentant son visage au ciel. Tramontane jappa en sautillant autour, de sorte qu'elle faillit trébucher et lui tomber dessus. Elle rit de la situation, le regard pétillant.

— Je veux découvrir le monde ! hulula-t-elle avec espièglerie.

L'image de son père flotta dans l'air. Elle hocha la tête, pleine d'entrain. En définitive, c'était plutôt Jacques qui lui avait légué cette soif intarissable d'aventures, comprit-elle, peut-être pour la première fois. Certes, il n'était plus là pour attiser ses songes, mais Victor avait pris la relève durant toutes ces années, ami fidèle et complice.

Il avait deux ans de plus qu'Amandine. Lorsqu'ils étaient enfants, Victor était son protecteur, son chevalier qui n'avait peur de rien et repoussait les brutes qui voulaient se montrer plus bravaches avec des tours pendables. Comme ce Ferdinand qui glissait des grenouilles dans les poches des filles, par exemple. Les garçons n'y échappaient pas nécessairement. Les victimes se mettaient à hurler et pleurer en découvrant les batraciens gluants.

Amandine avait eu droit à ce traitement à une ou deux reprises. Les sauteuses, comme elle les appelait lorsqu'elle était petite, ne l'avaient jamais effrayée, bien au contraire. Elle les considérait comme ses amies, des êtres agiles qui la fascinaient.

Elle passait des heures près de la rivière à les observer bondir, gober une mouche et s'enfoncer dans l'eau avec aisance. Quelles formidables capacités ! les envoyait-elle.

Ferdinand se faufilait ainsi entre les écolières, gloussant à l'avance de ses mauvaises farces. Amandine avait remarqué son manège depuis longtemps. Puis, il y avait eu cet événement

particulier. Victor était venu secourir Ludivine Doutrale. Elle était grande et très jolie. Il l'avait défendue face à Ferdinand.

Amandine se félicitait d'avoir un ami si précieux. C'était avant qu'elle ne découvre l'empressement exagéré de Victor. Il bombait le torse comme s'il avait accompli un exploit extraordinaire. Lui et Ludivine ne se quittaient plus depuis une bonne semaine. Ils excluait Amandine chaque fois qu'elle tentait de s'approcher pour se joindre à eux. La fillette d'alors s'était sentie trahie, abandonnée par son meilleur ami qui ne disait rien lorsque Ludivine l'écartait sans ménagement.

— Laisse-nous tranquilles, la bergère ! Tu vois bien que tu gênes.

Pourquoi est-ce que ça sonnait comme un reproche, comme si elle était sale ? Amandine aimait ça, être avec ses moutons. Ludivine Doutrale habitait une confortable maison au cœur du village. Elle portait toujours de belles robes et des rubans dans ses cheveux. Amandine la trouvait très jolie. Victor semblait du même avis.

Elle ignorait que ce qu'elle éprouvait réellement vis-à-vis de Ludivine, c'était de la jalousie. Ce terrible sentiment venait la titiller pour la toute première fois.

Ferdinand choisit alors une nouvelle proie. Et c'est la jeune bergère qui en fit les frais. Elle sentit brusquement la grenouille s'agiter dans sa poche, nul besoin de mettre sa main pour vérifier. Elle jeta un regard vers Victor en plein jeu avec Ludivine. Son instinct lui dicta qu'elle avait assez tergiversé. Elle devait maintenant réagir sans savoir exactement pourquoi ni comment. Elle aviserait, avait-elle décidé.

Mine de rien, elle avait marché droit sur Ferdinand, s'assurant que Victor était toujours dans les parages. Là, elle avait pris le batracien délicatement entre ses doigts et s'était préparée à émettre un son strident et apeuré. Elle n'avait encore jamais usé d'un tel stratagème. Il fallait qu'elle se montre convaincante, s'était-elle encouragée. Elle craignait de se

rendre ridicule au final. Tant pis. Elle devait faire preuve d'audace.

Juste devant Ferdinand, elle avait sorti la bête de sa poche et elle s'était entendue crier avec un réalisme qui l'avait sidérée. L'instant d'après, elle avait jeté le batracien au visage de Ferdinand qui s'était mis à beugler de peur, se tortillant dans tous les sens comme s'il avait le feu au derrière. Pourtant, la grenouille avait déguerpi depuis bien longtemps.

En tout cas, la petite supercherie d'Amandine avait fonctionné. Victor avait délaissé Ludivine pour revenir vers son amie. Il lui avait demandé comment elle allait, lui répétant qu'elle devait se calmer et oublier Ferdinand et ses stupides amusements.

Amandine avait secoué la tête sans dire un mot. Elle avait caché surtout son visage derrière son mouchoir pour masquer sa joie qui menaçait de ruiner ses efforts de rapprochement.